

Une autre façon de faire de l'histoire

Cathérine Darbo-Peschanski

Nicole Loraux. Pour parler une nouvelle fois d'elle à travers son travail — car c'est décidément cela qui me ramène obstinément à lui— je voudrais évoquer sa manière très particulière de faire de l'histoire. Mais je le ferai ici en m'arrêtant au dernier recueil publié de ses écrits qu'elle a composé elle-même : *La tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*.

Par là, en effet, je souhaiterais souligner combien, en agençant des textes déjà parus et par le seul fait de leur agencement, elle en prolongeait et en approfondissait encore le sens.

Peu importe en effet la chronologie des textes. Trois d'entre ces articles, plus anciens¹, pris qu'ils sont dans l'ensemble plus récent des autres, n'en font que davantage ressortir la continuité d'une recherche qui a très tôt élu son objet², —le politique grec, avec en son cœur, comme « son essence », la guerre civile (*stasis*)—, et qui d'emblée l'a cherché dans le langage, ou plutôt dans les « opérations de pensée » que ce langage traduit et moins dans ce qu'il proclame clairement que dans les subtils déplacements, les étonnantes ruptures, les curieuses bifurcations, voire les contradictions, qu'il opère.

Continuité donc, mais pas celle d'un sens définitivement posé, plutôt celle d'un questionnement sans cesse affiné, d'un inlassable travail. En ce sens *La tragédie d'Athènes* n'est pas un dernier recueil, mais l'activité d'une nouvelle composition qui réaffirme le mouvement du sens.

Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, Nicole Loraux se présentait — elle qui avait une formation de philologue et plus largement de littéraire— comme une historienne de la Grèce avec une prédilection pour les périodes archaïque et classique. J'ajouterai en pensant à son dernier recueil notamment, avec un champ d'investigation privilégié : Athènes. On ne peut pas fai-

1. « Solon au milieu de la lice » (1984), pp. 199-214 ; « Thucydide et la sédition dans les mots » (1986) pp. 95-134 ; « Cratyle à l'épreuve de la *stasis* » (1987), pp. 49-69.

2. « Thucydide et la sédition dans les mots », p. 81.

re de choix plus traditionnels, pour ne pas dire canoniques. Pourtant c'est là que Nicole Loraux a déployé toute son originalité.

Soit Athènes donc. Ce choix peut sembler contredire la double critique fondamentale que Nicole Loraux adresse à l'évolution des études anciennes menées depuis les années cinquante autour de Jean-Pierre Vernant³. D'une part, le projet comparatiste qui au début confrontait la Grèce à la Mésopotamie, à la Chine et à l'Inde n'est plus guère porté, note-t-elle en 1993, que par Marcel Detienne, lequel n'a pas manqué depuis de déplorer « le retour au village » grec. À Marcel Detienne aussi, souligne-t-elle, la volonté, quand il traite de la Grèce, « de contourner systématiquement la très forte emprise qu'Athènes exerce sur toute réflexion consacrée à la cité » en faisant parler des textes fragmentaires que la tradition n'a pas consacrés. D'autre part, la tendance dominante de « l'anthropologie de la Grèce antique »⁴ a conduit, à la fois, à « enfermer l'altérité grecque en soi »⁵ en considérant que la comparatisme peut se satisfaire de comparer les cités grecques et, en se détournant du problème posé par l'athénocentrisme induit par les textes, à le laisser entier. Il s'en est suivi que les anthropologues de la Grèce ont progressivement traité de *la Cité* comme d'une entité immobile, pensée à travers une table d'oppositions (sauvage/civilisé ; paix/guerre ; hommes/femmes ; citoyens/non-citoyens ; mythe/raison ; cru/cuit ; même/autre) peu accueillante à la diversité, et à poser une altérité grecque globale et générale.

Certes pour qui s'intéresse au politique et à la guerre civile et fait des discours des *realia* où non seulement ceux-ci se disent mais encore agissent, c'est d'Athènes que vient la grande majorité des textes qui tissent le discours avéré des réticences, dénégations, omissions, contradictions, euphémismes, lapsus et autres manifestations que produit en eux le travail de l'idéologie. L'idéologie que Nicole Loraux tenait à réhabiliter. Dès *L'Invention d'Athènes*⁶ en effet et sans jamais renoncer à cette position par la suite⁷, à une époque qui « du mot d'idéologie fait le premier mot de l'idéologie », elle emploie cette notion encombrante⁸, au plus près de sa rigueur originelle⁹ et de préférence à celles, floues, rassurantes et « moins compromettantes », d' 'imaginaire' ou de 'système de représentations'.

Il n'y aurait donc dans le choix d'Athènes qu'une contrainte thématique et pratique tandis que les critiques de fond formulées contre les tendances de l'anthropologie de la Grèce resteraient lettre morte ? C'est ne pas constater que Nicole Loraux fait de l'histoire d'Athènes une entreprise radicale de dé-

3. « Back to the Greeks ? », pp. 9-29.

4. Titre que Jean-Pierre Vernant a donné au recueil d'articles de Louis Gernet qu'il publia, en 1968 chez Maspero et qui, par la même occasion, a conduit à définir les recherches qu'il animait dans le *Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes* comme recherches d'anthropologie historique.

5. « Back to the Greeks ? », p. 25.

6. *Ibid.* pp. 341-348.

7. *L'invention d'Athènes*, « Préface à la seconde édition », Payot, Paris 1993, p. 19.

8. *Ibid.*, p. 341.

9. MARX-ENGELS, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, p. 75.

centrement qui met à proprement parler l'Athènes dont les Athéniens « s'enchantent » hors d'elle-même ou en mal avec elle-même.

Elle confie ce décentrement à trois opérateurs.

Le premier est un mode particulier de lecture des textes. En choisissant ceux dont il a été précédemment question, Nicole Loraux choisit délibérément des discours suivis, parce que c'est dans leur déploiement qu'on repère le mieux ce qui reste obstinément replié. Les textes athéniens qui donnent à « l'entité *polis* une quasi-transcendance » et sont « informés par le modèle de la cité *une et indivisible* »¹⁰ sont en effet également ceux qui offrent le plus de prise à l'exploration des sous textes. C'est par ceux-ci que Nicole Loraux tente d'accéder à ce niveau, qui n'est pas celui de l'inconscient ni du totalement refoulé, mais celui des raisonnements implicites, des dénis et des refus efficaces à fournir des bénéfiques idéologiques et, pour ce qui est de l'historien, à donner accès à une autre Grèce.

En cela, faire l'histoire de l'idéologie civique c'est faire du psychisme un objet d'histoire au delà de la distinction entre l'individu et la société. « S'il n'y a pas à parler d'inconscient collectif parce que l'inconscient, en tout homme, porte la trace et comme l'abrégé de l'histoire de l'humanité, dit-elle, à la fin de son article sur *L'homme Moïse*¹¹, alors il faut savoir penser, loin de toute coupure, le psychique à part entière dans l'histoire ».

Elle étudie d'abord ce que les Athéniens aiment à se raconter, ce qui fait leur « fantasme » politique¹², « le désir qui travaille » leur discours sur la cité¹³ : leur *utopie* civique. Toutefois, cette utopie apparaît en toile de fond, comme ce que tentent désespérément de reconstituer des textes contre ce qui la dément : l'ombre. Affirme-t-elle une cité une? Voici les récits de guerres civiles qui produisent du deux. Il convient alors de suivre tous les efforts que les narrateurs déploient pour reconstruire l'unité à partir d'une scission qu'ils ne veulent pas irréparable.

Soit la distinction canonique entre la *stasis*, l'hideuse guerre civile, le fléau absolu, et le *polemos*, la guerre extérieure, seule guerre acceptable parce qu'on la mène contre ce qui n'est pas la cité. À lire soigneusement, chez Thucydide, le récit de l'affrontement des oligarques de la ville avec les démocrates revenus de Samos qui, à la fin du Ve siècle avant notre ère, clôt l'épisode de la tyrannie des Trente, une telle distinction montre sa fragilité. Les deux armées de citoyens en arrivent en effet « bon gré, mal gré » à se livrer cette guerre, somme toute légitime¹⁴ qu'est le *polemos*¹⁵. C'est que la guerre bien réglée, introduit paradoxalement quelque chose comme un ordre et/ou une justice et ménage ainsi la place d'une réconciliation¹⁶, autrement dit du réta-

10. p. 39.

11. « *L'homme Moïse* et l'audace d'être historien », *Le Cheval de Troie* 3, pp. 95-96.

12. p. 181.

13. p. 188.

14. p. 57.

15. p. 53.

16. p. 54.

blissement de l'unité. Au cœur même de la *stasis* travaille donc sa contradiction qui provoque une inversion des signes : la guerre où tout est permis sera réservée aux barbares ; la *stasis* devra être une lutte réglée, le paradigme même de la guerre, parce que les citoyens ne peuvent que la dépasser pour se réunir.

Le même désir d'unité et la même forme de « solution imaginaire »¹⁷ sont à l'œuvre dans l'usage que les récits de guerres civiles font du réfléchi en lieu et place du réciproque et, plus généralement, dans leur parti pris de symétriser la dissymétrie. Être en *stasis*, c'est se battre contre soi et non contre des forces suffisamment à distance pour répondre aux coups qu'on leur porte¹⁸. C'est, au comble de la dissemblance, trouver le même. Au cœur du déchirement, la guerre civile fait l'unité civique.

De l'analyse de ces renversements, de ces dépassements des contradictions par le travail du négatif résulte une sorte de révolution conceptuelle à laquelle Nicole Loraux donne dans ce recueil une de ses formulations les plus nettes. Le politique n'est pas le partage et la circulation irénique du *logos* dans une communauté civique réglé par la justice et qui réserve la guerre à l'extérieur. C'est la *stasis*, « généralité du conflit dans la cité » parce que « elle ne saurait avoir d'autre sujet que la communauté indivise des citoyens »¹⁹. La tendance égalisante qui l'anime, révèle son essence pleinement positive²⁰. Elle ne constitue pas une des espèces de l'infra-politique, non plus que de l'infra-humanité²¹, mais le politique même, dans la mesure où elle constitue le dépassement de l'opposition frontale et arrêtée entre l' Un et le Deux et où elle met également à l'horizon du mouvement qu'elle crée le dépassement, non pas de l'opposition entre l'homme et la bête, mais entre l'homme humain (*anthrôpos*) et le mâle citoyen (*anêr*).

C'est en cela que le politique athénien rejoint la tragédie (*La tragédie d'Athènes* dit encore le titre). Genre anti-politique (et non a-politique)²², la tragédie est en effet une manifestation essentielle de la vie civique, installée dans un dispositif institutionnel avec pour public les citoyens *es* qualité. Mais elle les réunit pour leur donner à voir et à entendre ce qui mine l'orthodoxie du discours civique : les étrangers, les femmes avec leurs inextinguibles gémissements et le ressentiment entêté de leur mémoire-colère (*mênis*) ; les étranglements et égorgements qui contredisent « la belle mort » générique et déréalisée des soldats citoyens dans les oraisons funèbres.

17. p. 47.

18. p. 40, 142.

19. p. 43.

20. p. 48.

21. Voir l'article « La guerre civile grecque et la représentation anthropologique du monde à l'envers », pp. 61-79, où N. Loraux montre qu'on a tort d'assimiler la guerre civile à une animalisation, alors que la *stasis* emprunte au contraire les gestes mêmes du sacrifice qui fonde la cité et qu'elle révèle plutôt l'homme humain (*anthrôpos*), en proie à « la nature humaine », dans le mâle citoyen (*anêr*).

22. « La tragédie et l'antipolitique », *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Gallimard, Paris 1999.

Le deuxième opérateur de décentrement réside en ce que Nicole Loraux appelle « une pratique contrôlée de l'anachronisme ». Cela signifie confronter, l'une à l'autre, Athènes et le présent de la recherche, en un incessant va-et-vient, guidé par l'analogie, mais aussi, ce qui est capital, mettre en évidence d'autres temporalités que celle, brisée, de l'anthropologie qui juxtapose des altérités étanches les unes aux autres, ou celle, suivie et ordonnée, de la narration historique : une temporalité de la répétition comme des emballements, irrégulière et, comme Nicole Loraux aime le dire, en empruntant à Shakespeare, « hors de ses gongs » .

En rendant aux Grecs leur altérité et en permettant d'échapper à l'idée que non seulement, d'eux à nous, c'est à l'homme éternel qu'on a affaire, mais encore que, miraculeux, ceux-ci ont déjà tout dit et sans doute beaucoup mieux que nous, l'anthropologie historique de la Grèce fit office de libération, voire de révolution. Mais pour remplir son programme de « retour aux Grecs » et résister efficacement aux dogmes des humanités traditionnelles, elle devait s'appuyer sur un principe de méthode fort : penser des questions grecques avec des concepts grecs. Le résultat fut des plus riches, qu'il s'agisse de penser les problèmes de la guerre, de la terre, du sacrifice, de la divination, le phénomène de la tragédie, de comprendre des formes de pensée comme la *mêtis* (l'intelligence rusée) ou des dispositions psychiques comme la mémoire. Toutefois à vouloir penser les Grecs dans leurs mots, l'inquiétude est née qu'à la longue, on ne finisse par les répéter et se laisser enfermer dans leurs discours avérés. Parmi eux figuraient celui du politique comme échange pacifié, de la guerre comme extérieure, du tyran comme personnage hors cité, pour ne donner que quelques exemples. Autre inquiétude aussi : celle née de la contradiction qu'il y a à isoler l'humanité des Grecs dans les solides limites de l'altérité et à prétendre la comprendre d'emblée et sans médiation.

Sans rien renier de ses enthousiasmes passés, Nicole Loraux propose alors une pratique modifiée qui tienne compte de ce que l'anthropologie historique a toujours fait de façon plus ou moins avérée : poser aux Grecs des questions suscitées par le présent. Elle ajoute cependant qu'il est également fructueux de faire le chemin inverse pour poser au présent des questions suscitées par les Grecs. Les exemples qu'elle prend ont bien évidemment trait à la politique.

Pour illustrer le mouvement du présent vers le passé auquel elle donne la priorité, elle prend tout d'abord l'exemple de l'opinion publique, non sans souligner la réserve que la notion suppose un système politique représentatif dans lequel les citoyens n'exercent pas directement leur pouvoir mais le délèguent à ceux qui auparavant ont sollicité leurs suffrages. Elle retient cependant qu'en régime de démocratie directe comme à Athènes, le recours à l'idée d'opinion publique permet de repérer certaines expressions, sans cela insaisissables, désignant des instances politiques qui échappent à la nomenclature régulière mais dont la présence, voire l'activité, sont ressenties : « ils », les neutres substantivés, « les autres ». Mais le risque n'en demeure pas moins de céder parfois à un trop rapide sentiment de familiarité qui mène à croire,

qu'on trouve en Grèce des préfigurations d'expériences politiques strictement modernes. Ainsi, des deux côtés, on parle bien de démocratie, mais le vingtième siècle on a connu la dictature du prolétariat, tandis qu'à Athènes la « démocratie au-delà d'elle-même »²³ constitue le fantasme apeuré d'un oligarque qui connaît suffisamment son adversaire pour le peindre sans le défigurer, juste en forçant le trait. Dans ces incessantes rectifications de trajectoire qui sont la marque de sa vigilance critique, Nicole Loraux s'efforce donc de maintenir des distinctions.

Il reste alors à montrer comment le présent peut être mieux compris si on lui pose des problèmes grecs. Il s'agira encore de démocratie. À partir de l'analyse remarquable du mot *démocratia* comme sobriquet dont ses adversaires oligarques ont affublé le régime du peuple, pour souligner qu'il ne représente pas l'ensemble des citoyens (première acception du *dêmos*) mais s'est imposé par la force (*kratos*) qu'a exercée seulement une partie d'entre eux (le *dêmos* comme fraction partisane), Nicole Loraux met en évidence la *répétition*²⁴ du mouvement qui conduit les démocrates à vouloir nier la dimension partisane de leur position par la pratique réitérée de l'amnistie, après les luttes qui les font victorieux, à Athènes, en 403 avant notre ère, comme dans la France du XX^e siècle. Plus largement, c'est en raison de la place qu'elle accorde, dans le psychisme, aux surgissements toujours renouvelés du déni de la division, comme ailleurs de « l'inoubliable » (ce ressentiment du non-oubli qu'il faut toujours nier dans l'amnistie par l'interdiction de se souvenir), qu'elle plaide pour une histoire du répétitif.

Enfin, on verra un troisième opérateur de décentrement dans l'analyse des propres « affects », « attentes », « déceptions », « illusions », « enchantements », « peurs », « audaces » de l'historien lui-même, qui accompagne avec une implacable vigilance celle de ses objets. Car les Athéniens ne sont pas seuls à élaborer avec leurs « passions » des constructions imaginaires. Lui-même travaille avec des attentes, des désirs et des refus et doit, montre Nicole Loraux, s'appliquer à clarifier les cheminements qu'ils imposent à sa « pulsion de savoir ». Dans le sujet de la connaissance autant que dans l'objet, il faut déranger la quiétude²⁵. Cela pousse l'auteur, non seulement à faire l'histoire du courant de pensée dans lequel elle s'inscrit et à bien y dessiner sa place, en marquant des points d'accord comme des prises de distance, voire des refus, mais encore, à accompagner le détail de ses analyses d'un commentaire sur ses propres déplacements de chercheuse inquiète d'elle-même. On avance d'un pas, on se détourne un instant, on contourne, on prend à revers, on repère un point de passage, on ouvre un chemin qu'on se promet de suivre : autant de métaphores de la circulation qui achèvent de mettre l'ensemble des études menées en mouvement.

23. p. 182.

24. Sur la répétition, voir p. 188-190 : « Pour une histoire du répétitif ».

25. A ce propos, on se rapportera à un article, selon moi fondamental, de N. LORAUX : « L'homme Moïse et l'audace d'être historien », *Le Cheval de Troie* 3, pp. 83-98.

Ainsi repérer la logique des sous-textes et comprendre la dynamique qu'elle impose au discours avérés, aller et venir sans cesse du présent au passé, sans jamais se reposer trop longtemps à l'une des extrémités du parcours, et travailler ainsi dans l'instabilité toujours renouvelée de l'analogie ; se mettre soi-même en déséquilibre tandis qu'on fait ainsi bouger son objet, telle est la manière dont Nicole Loraux peut parler d'Athènes sans en faire un centre, un lieu de savoir ferme et exclusif ; plus largement, telle est sa manière de faire de l'histoire.